

Joanne et Gerry Dryansky, *L'Extraordinaire Histoire de Fatima Monsour*,  
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009.

## PROLOGUE

C'ÉTAIT LE 27 AOÛT ET DEPUIS PLUSIEURS JOURS il pleuvait sur Paris. Comme en plein hiver, la tour Eiffel était amputée au-dessus des reins par le brouillard. La Seine en crue léchait les bottes du Zouave de pierre sous le pont de l'Alma et recouvrait les passerelles des péniches soulevées par le flot. Dans la ville embrumée, où l'odeur des feux de bois allumés dans les salons aux fenêtres jaunes imprégnait les rues, seuls les pavés luisaient. Mais si vous regardiez par la lucarne d'une chambre de bonne, quelque part au sixième étage, vous pouviez voir des perspectives estompées de toits en zinc lisses comme le verre, diaprés là où l'eau débordait des gouttières. Et au-dessous, des clapets de canalisations fuyaient par à-coups et giclaient sur les chaussures des passants recroquevillés sous leurs parapluies.

Une jeune femme charmante en robe d'été légère se tenait dans l'encadrement de la porte du café Jean Valjean et, armée d'un parapluie roulé, elle contemplait l'averse. C'était Rachida, une Tunisienne d'une trentaine d'années à la peau ambrée, aux mains fines et rapides et aux longs membres déliés. Elle était sortie par la porte voisine, au 34 bis, avenue Victor-Hugo, pour rapporter la tasse et la soucoupe de l'espresso qu'elle était venue chercher un peu plus tôt pour sa patronne, la comtesse Merveil du Roc. La pluie ne donnait aucun signe de devoir se calmer, et elle avait le reste de ses courses à faire. Avec un petit soupir de résignation, elle quitta le refuge de la porte, empoignant le caddie d'osier qu'elle avait garé là et déployant son parapluie, et elle se mit en route.

Tout au long de l'avenue Victor-Hugo, les voitures progressaient centimètre par centimètre dans l'embouteillage. Les klaxons étaient assourdissants, comme si le bruit avait pu intimider les voitures qui bloquaient la route et la pluie aussi. L'eau gargouillait dans les sandales de Rachida, faites pour marcher sur le sable, tandis qu'elle avançait de son élégante démarche. Elle brandissait bien haut l'ample parapluie de golfeur, précieux cadeau offert à la comtesse Merveil du Roc par Didi, célibataire entre deux âges qui était son neveu. Didi golfait et naviguait avec passion, et égorgeait de même les bêtes qu'il pourchassait à cheval dans la forêt de Rambouillet. Car telles étaient les choses qu'on lui avait enseignées. Rachida se souvenait que Didi lui avait un jour lancé un coup d'œil, comme elle se penchait pour servir le thé, avec la même lueur dans le regard que s'il avait guetté une biche au sortir d'un fourré. Mais quand elle lui avait rendu son regard bien en face, assumant le compliment – réflexe de sa vigoureuse personnalité –, il s'était détourné pour prendre la tranche du cake qu'elle venait de disposer là. Elle et lui étaient sur la même longueur d'ondes, mais d'un point de vue social ils étaient sur des planètes différentes. Rachida était la domestique de la comtesse.

La pluie gouttait de son parapluie tandis qu'elle revenait du marché couvert de la rue Saint-Didier. Elle tirait derrière elle un caddie, dont le rabat en toile abritait un lapin tout préparé, un petit pot de sang de lapin et un bidon en plastique rempli d'eau. Elle avait acheté le lapin et son sang à M. Vermeersch, le fermier qui venait de rouvrir son étal au marché après ses six semaines de vacances. Et elle était allée remplir le pichet au puits artésien qui se trouvait depuis des temps immémoriaux dans le voisinage, au square Lamar-tine. La comtesse buvait l'eau de cette fameuse pompe depuis son enfance, comme tant d'autres traditions fondamentales du XVI<sup>e</sup> arrondissement, et elle continuerait à la boire en dépit de tout l'argent que d'énormes multinationales dépensaient en publicité pour les eaux en bouteille que buvaient les autres gens. La comtesse détestait la publicité. Pour elle, c'était comme des inconnus qui vous aborderaient dans un lieu public. La pensée des diverses intolérances de la vieille dame amena Rachida à regarder sa montre. Et elle hâta le pas.



Au même instant, un petit sexagénaire frêle ouvrait en bougonnant son parapluie, au 34 bis de l'avenue Victor-Hugo, pour s'abriter de la pluie jusqu'à la rue de la Tour, où habitait le lycéen à qui il allait donner sa leçon de piano. M. Robert était perturbé, car il venait de remarquer en sortant dans la rue que la colonne d'évacuation de la gouttière ne gargouillait pas.

Ce qui signifiait que l'eau s'accumulait sur le toit.

Lors d'une inspection de routine, M. Robert avait découvert qu'une portion de cette colonne était fissurée, près de l'imposte vitrée qui éclairait l'entrée principale. Il avait repoussé la résolution du problème jusqu'à l'assemblée de septembre de la copropriété, au lieu de faire réparer tout de suite. M. Robert s'était dit qu'il n'y avait aucune raison de craindre de grosses pluies à la fin du mois d'août. En outre, tout artisan respectueux de la tradition – et chacun sait que le conservatisme est une garantie d'honnêteté chez l'artisan – était parti, pour la fermeture annuelle de toutes les petites entreprises. Quelle chance aurait-on eue d'obtenir une réparation correcte sans se faire arnaquer ? M. Robert était le président de l'association des copropriétaires du 34 bis, avenue Victor-Hugo, fonction à laquelle il avait été élu parce que c'était lui, plus ou moins retraité de l'enseignement de la musique, qui avait le temps de s'en occuper. Et puis son tempérament parcimonieux le désignait tout naturellement pour ce rôle. Ainsi, M. Robert avait relevé lors de trois essais qu'il suffisait de trente-cinq secondes pour marcher de la porte d'entrée à l'ascenseur, monter au cinquième étage, et parvenir à la porte de l'appartement le plus élevé de l'immeuble, celui de la comtesse Merveil du Roc. Ce qui lui avait permis de proposer aux copropriétaires de réduire la minuterie à cinquante-deux secondes au lieu de la minute éponyme. La comtesse disposerait ainsi de dix-sept secondes pour tourner sa clé avant que le palier ne retombe dans la nuit, ce qui, nonobstant son grand âge, était un laps de temps raisonnable. En cas d'urgence, elle pourrait toujours appuyer sur le bouton ad hoc pour déclencher une seconde fois les cinquante-deux secondes de minuterie. L'économie d'électricité avait été votée par tous les copropriétaires à l'exception de la comtesse.

Quant au problème de toit, M. Robert était convaincu que sa décision de retarder la réparation jusqu'à ce que les travaux puissent être votés en assemblée sur la base de trois devis concurrentiels, plutôt que d'exercer ses pouvoirs de situation d'urgence, avait été prudente et fondée sur de bons raisonnements.

M. Robert n'avait pas d'exploits exceptionnels à faire valoir, dans une vie qui ne donnait plus guère à espérer d'événements susceptibles de les inspirer, mais il était fier d'être français. Son peuple avait donné l'âge de la Raison au monde trois siècles auparavant et, affrontant depuis lors le tumulte de l'histoire, s'efforçait de le perpétuer, assumant son devoir vis-à-vis de la civilisation.

S'agissant du temps, Dieu semblait effectivement avoir offert à la France un climat raisonnable. Après quelques après-midi torrides au début du mois, baptisés temps orageux du fait des brèves averses rafraîchissantes qu'ils provoquent le soir, août à Paris est censé évoluer vers l'automne à une allure charmante et imperceptible.

La raison devrait pourtant nous rappeler qu'entre ce qu'on attend et ce qui arrive, il tombe souvent un voile, ainsi qu'il en tombait en ce moment un sur Paris.



Rachida n'avait à acheter qu'un gâteau, avant de rentrer vite se réfugier au 34 bis, avenue Victor-Hugo. Béchu, la boulangerie préférée de la comtesse quand elle ne faisait pas elle-même ses gâteaux, était bien sûr encore fermée pour le mois. Il n'y avait pas d'autre boulangerie ou pâtisserie dans les environs immédiats. Rachida se souvint alors que deux dames bien mises du quartier venaient d'ouvrir une pâtisserie salon de thé à l'anglaise dans la rue Mesnil. Les tartes qu'elles exposaient en vitrine paraissaient lourdes et mal cuites, peut-être exprès, pour avoir l'air d'être confectionnées à la maison. La comtesse risquait fort de ne pas se laisser prendre à ce genre d'argument. Elle préférait un honnête professionnalisme. Mais il apparut à Rachida qu'elle n'avait pas le choix.

Elle descendit du trottoir près du kiosque, en face de chez Béchu, prête à se diriger vers la rue Mesnil. Le feu était passé au rouge, mais juste à cet instant, une femme au volant d'une petite Smart, exaspérée par la circulation et par la personne avec qui elle était en pleine conversation téléphonique, déboîta de derrière la voiture qui lui bouchait le passage au feu rouge et traversa l'intersection à toute vitesse.

Rachida hurla, car la voiture semblait foncer droit sur elle, comme si la femme au volant n'avait eu d'autre solution que de l'écraser pour calmer sa frustration. La femme freina. Au ras des pieds de Rachida, la petite Smart, haute sur pattes comme une autruche, se mit à trembler.

« Connasse ! » hurla la femme à l'élégant balayage blond. Et Rachida l'entendit marmonner à la suite : « Y en a marre de ces Arabes ! » Puis la femme remonta sa vitre et se mit à crier dans le portable qu'elle n'avait pas lâché pendant l'incident.

Rachida frappa à la vitre. La femme verrouilla sa portière. « Raciste ! » lança Rachida. Puis, comme la femme redémarrait : « Salope du quartier ! » Signifiant que la femme dans la Smart devait être une de ces jeunes salopes gâtées, typiques de ce quartier privilégié.

Les voitures klaxonnèrent, puis contournèrent Rachida. Elle frissonna et s'éloigna. Rue Mesnil, À La Tarte de Mamie, Rachida acheta une tarte aux abricots et se hâta de reprendre le chemin de la maison. La femme qui lui vendit la tarte avait le même balayage blond soigné que la conductrice de la Smart.

L'incident lui revint et la blessa de nouveau. « Y en a marre de ces Arabes ! » Tandis qu'elle secouait son parapluie trempé dans l'escalier du 34 bis, avenue Victor-Hugo en attendant l'ascenseur, il lui sembla que toute sa vie ici avait été une erreur. Dans son lit, la nuit, elle se consolait avec des images de son pays natal, sensuel et ensoleillé, pour chasser toute la frustration d'une journée dans cette ville de pierre. Elle avait le mal du pays – pas de manière raisonnée, mais sous l'effet de cette boussole viscérale qui dit à chacun où est sa maison. Et la sienne était regrettamment belle. Rationalisant sa réflexion et refoulant ses pensées, elle avait quitté la Tunisie un an plus tôt afin de refaire sa vie dans une autre ère et dans un autre monde. Elle s'était accrochée à l'emploi qu'elle avait trouvé, mais c'était devenu une relation affective qui jamais ne pourrait être une amitié. Le charme de cette vieille aristocrate française lui avait instillé une affectueuse loyauté, qualité qui l'aidait à s'estimer elle-même mais la gardait à jamais soumise. Elle revivait sous une autre forme tout ce qu'elle avait détesté entre elle et le mari qu'elle avait abandonné à Tunis. Elle s'était laissé reprendre au piège. Mais ses moyens de faire autrement étaient si fragiles.

Rachida se mordit la lèvre.

À un étage supérieur, la porte de l'ascenseur claqua. Quelqu'un en était sorti. Elle crut reconnaître les talons aiguilles de Mme Marchand, que Hadley, le jeune voisin américain de Rachida, au sixième étage, surnommait « la pharmacienne romantique ». Elle regarda la vieille cabine en bois redescendre, glissant sur son câble. On aurait dit un vrai piège, remarqua-t-elle, même si les copropriétaires l'adoraient et le pomponnaient comme un animal chéri, pour qu'il apparaisse toujours tel qu'au jour où l'avait installé la société Roux-Combaluzier, en 1896.

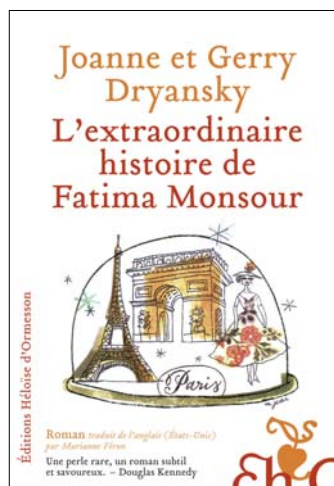
L'ascenseur chéri descendait. On humait distinctement l'encaustique à la térébenthine que Carmen, la concierge, tartina copieusement chaque semaine sur les parois. Carmen. Encore une femme prise au piège. Il n'y avait plus rien à faire qu'y entrer et appuyer sur « 5 ». Elle tourna ses pensées vers le déjeuner de la comtesse. Les échalotes étaient sur la table de la cuisine, déjà épluchées, à côté de la bouteille de vin ouverte qui attendait le lapin. Ces gens mangent des lapins.

La comtesse, qui adorait faire la cuisine, allait bientôt commencer le civet, qu'elle achèverait en ajoutant le sang. Et ils consomment du sang. Cuisiner était l'une des formes d'exercice physique que lui permettait son état. Elle qui avait pratiqué la chasse à courre, qui avait maintenu au golf un handicap à un seul chiffre jusqu'à la cinquantaine bien entamée, et qui avait joué au tennis à un niveau suffisant pour avoir naguère, en société, été une partenaire acceptable en double contre René Lacoste. Cela se passait « en d'autres temps », comme disait toujours la comtesse. Avant que M. Lacoste ne fût devenu immensément riche grâce à un crocodile, et la comtesse arthritique.

Il vint à l'esprit de Rachida que l'apparente affection de la comtesse à son endroit se fondait, et peut-être plus qu'un peu, sur un fraternel sentiment de désillusion. Puis lui vint cette pensée plus dure à accepter : la comtesse se doutait peut-être des désillusions qui taraudaient Rachida, mais elles ne lui importaient que dans la mesure où elles risquaient d'affecter son travail. Ce qui n'était pas le cas. La comtesse était contente de l'apprécier, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle souhaitât en savoir plus sur elle, et notamment sur ses problèmes.

Rachida était dotée d'une forte volonté et d'un tempérament indépendant, que sa volonté avait délibérément façonné pour créer Rachida la femme fiable. Mais Rachida la rebelle, qui avait plaqué un mari décevant, se disait que tout compte fait, elle s'en tirait tout de même mieux maintenant qu'avant, et que son histoire n'était pas terminée. Et c'est ainsi qu'elle réintégra une nouvelle fois la peau du personnage souhaitable à cette heure, pour s'inquiéter de savoir si la tarte à l'abricot faussement « faite à la maison » répondrait au goût et à la sensibilité de la comtesse.

Mais la qualité de la tarte n'aurait bientôt plus d'importance et le civet de lapin ne serait jamais mitonné, car à cet instant précis une trombe d'eau s'abattit sur Rachida comme si un barrage avait cédé, et la vitre de l'imposte lui tomba sur la tête.



Joanne et Gerry Dryansky,  
*L'Extraordinaire Histoire de Fatima Monsour.*  
Roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Véron

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)  
336 pages | 21 € | ISBN 978-2-35087-102-8  
Distribution/diffusion Interforum